

Sujet individuel, sujet collectif ? La libération dans l'œuvre d'Henry Bauchau

Nombre d'études sur l'œuvre d'Henry Bauchau se sont penchées, jusqu'à présent, sur les quêtes, les espoirs, les failles d'un sujet individuel qui prend corps à travers le « je » au cours des divers romans, recueils ou journaux de l'écrivain publiés depuis les années 1960. Quitte à oublier, peut-être, la dimension collective de l'œuvre, ce que n'a pas manqué de souligner Pierre Halen au cours des quatre articles qu'il a consacrés à différents ouvrages de l'auteur – tout en s'efforçant d'ailleurs de renverser la vapeur :

[...] à la stylistique, à la thématique et aux approches inspirées de la psychanalyse ou de la mythologie qui ont longtemps dominé les points de vue sur l'œuvre, il n'est plus possible aujourd'hui de ne pas ajouter le point de vue de l'histoire des discours, c'est-à-dire, à la fois, l'histoire des prises de position socio-politiques et des valeurs, mais aussi celle des myèmes qu'a charriés un siècle particulièrement mouvementé, où l'espérance s'est formulée en des images aussi nombreuses que, quelquefois, confuses.⁴³²

Ainsi, à la réflexion sur le sujet au XX^e siècle dont l'œuvre se fait l'écho, il importe d'adjoindre une réflexion sur la manière dont cette œuvre figure et pense la collectivité, quelles perspectives politiques – adjectif à entendre dans son sens premier, celui qui a trait à l'organisation de la Cité – sont données au lecteur dans des écrits résolument tournés vers l'espérance, au cours d'une période qui a pourtant, peu à peu, abouti en Occident à une perte de confiance dans les moyens de représentation démocratique. Autrement dit, comment se négocient les relations du sujet en quête de lui-même avec le groupe ? Quelle réponse Henry Bauchau y apporte-t-il, lui qui a assisté au crépuscule d'une société encore socialement très soudée et à l'apparition de la société moderne, caractérisée par l'autonomisation de ses individus, ou la précarité des identités individuelles et collectives ?

Henry Bauchau, tout en insistant sur sa difficulté à se positionner dans les différents champs de la société en tant qu'écrivain, note ici et là combien il se sent irrémédiablement attiré par certaines formes d'implication dans des structures collectives :

⁴³² Pierre Halen, « À propos du "monde ancien" dans l'œuvre d'Henry Bauchau : une approche du *Boulevard périphérique* », dans *L'écriture à l'écoute – Revue internationale Henry Bauchau*, N°1 : *L'écriture à l'écoute*, 2008, p. 68.

Il me semble enfin, bien que j'aie quelque mal à le reconnaître, qu'il y a en moi une double vocation. Celle d'écrivain, mais aussi celle de tenir une place utile parmi les autres dans cette vie collective, toujours un peu boiteuse, qui est la nôtre. Cela ne m'amuse pas tellement, mais je sais que j'ai cette structure et que je dois répondre à cette double vocation.⁴³³

Cette autre vocation, ce désir d'investir un espace collectif qui habite Henry Bauchau, s'éclaire d'un point de vue biographique, par l'implication qui a été la sienne dans des structures collectives au cours des années 1930-1940. À cet égard, si la critique, suivant les discours que l'auteur lui-même a émis sur son parcours de vie, a longtemps considéré la psychanalyse avec Blanche Reverchon-Jouve comme le point de rupture qui avait amené le sujet Bauchau à l'écriture, Pierre Halen a dénoncé le caractère quelque peu artificiel de cette césure qui fait table rase des quarante premières années de vie de l'auteur⁴³⁴. Le travail historique et littéraire réalisé en 2008 par Geneviève Duchenne, Vincent Dujardin et Myriam Watthee-Delmotte⁴³⁵ s'inscrit dans cette volonté de penser conjointement l'action d'Henry Bauchau dans l'entre-deux-guerres et pendant la Deuxième Guerre mondiale, et l'œuvre qui a commencé à être publiée à partir de 1958. Un état des lieux des archives du Fonds Henry Bauchau de l'Université catholique de Louvain confirme qu'Henry Bauchau assumait déjà dans les années 1930 une activité d'écriture à part entière à travers la composition de poèmes – dont un sera repris dans la première édition de *Géologie* – ainsi que la publication, sous le pseudonyme de Jean Remoire, d'un court récit intitulé *Le Temps du rêve*. L'omission de ces années 1930-1940 dans le regard global porté sur l'œuvre apparaît d'autant plus contestable que ce récit en question a été en partie repris pour former un des chapitres du *Boulevard périphérique*⁴³⁶, ce qui semble résolument confirmer une certaine continuité entre les diverses phases de la vie de l'écrivain.

Si, pour penser la notion de collectivité dans l'œuvre d'Henry Bauchau, il importe de faire retour sur les engagements multiples qui ont été les siens entre 1930 et 1945, l'objectif est avant tout de s'interroger sur les traces qu'ont pu laisser ces structures collectives dans ses différents écrits, et de sonder à travers ceux-ci

433 *EE*, p. 38.

434 « L'écrivain Bauchau paraissait donc naître de l'analyse avec Blanche Reverchon: le roman *La Déchirure*, par exemple, largement autobiographique, semble contourner la période des années 30 et 40 pour insister bien davantage sur l'enfance et le récit de la "rupture" des années 1950 », Pierre Halen, « À propos du "monde ancien" [...] », *art. cit.*, p. 68-69.

435 « Le parcours d'Henry Bauchau qui démarre sur un mode et se poursuit sur un autre montre une existence en deux temps [...]. Pourtant, l'un ne se comprend pas sans l'autre: il y a un poète qui s'ignore dans le chroniqueur d'avant-guerre, dans le combattant, dans le citoyen engagé dans l'action sociale; il y a un être d'action dissimulé dans l'écrivain », Geneviève Duchenne, Vincent Dujardin et Myriam Watthee-Delmotte, *Henry Bauchau dans la tourmente du XXe siècle. Configurations historiques et imaginaires*, Bruxelles, Le Cri, 2008, p. 8.

436 Pour une analyse détaillée de cette reprise du *Temps du rêve* dans *Le Boulevard périphérique*, voir: Caroline Marchal, « Le motif de l'écho dans *Le Boulevard périphérique*: les résurgences du *Temps du rêve* ou l'initiation à la mémoire », dans *L'écriture à l'écoute – Revue internationale Henry Bauchau*, n°2: *Henry Bauchau et les arts*, 2009, p. 119-128.

ce qu'il est advenu entre autres de l'idéal d'un sujet collectif, de l'engagement individuel dans la Cité ou de la volonté de rénover cette dernière. Le rapport à ces structures se place d'emblée sous le signe d'une certaine ambivalence, due à la profonde méfiance de l'auteur dont l'expérience personnelle, notamment à travers la fondation du Service des Volontaires du Travail pendant la guerre, s'est soldée en 1945 par un constat d'échec, de « désastre » tel qu'il en a constitué un traumatisme pour l'écrivain. De cette méfiance a découlé une posture qui se réitère maintes fois au fil de l'œuvre littéraire : l'ancien juriste qui souhaitait donner un nouveau souffle à la Cité est désormais un « homme de plume plutôt orienté vers les questions et [...] se méfie [...] des réponses »⁴³⁷. Pour autant, comme le souligne Pierre Halen, Henry Bauchau n'est résolument pas « de ceux qui se retirent dans une tour d'ivoire »⁴³⁸ et, malgré l'expérience négative qu'il a vécue, il ne peut faire fi de son intérêt persistant pour les questions qui agitent la société contemporaine, dans laquelle il est d'ailleurs resté longtemps pleinement immergé en maintenant, à côté de sa pratique d'écrivain, une activité professionnelle souvent très socialisante (directeur d'école, professeur, psychothérapeute). Pierre Halen a ainsi traité de manière prioritaire la question de la collectivité chez Henry Bauchau, en privilégiant des approches historiques ou sociologiques. Geneviève Henrot-Sostero a, quant à elle, adopté une approche psychanalytique qui repose sur le concept de « moi-peau » de Didier Anzieu pour analyser les rapports du sujet à la collectivité dans *Le Régiment noir*, et démontrer comment « [l]e groupe est [...] ce qui donne au sujet un rôle, une place, et, partant, une identité à la fois sociale et individuelle »⁴³⁹. Forte de ces jalons posés par les critiques, nous nous proposons de poursuivre la réflexion sur le « nous » qui émerge régulièrement dans l'œuvre d'Henry Bauchau, et plus largement de « retrouver la *socialité* du texte »⁴⁴⁰, la manière dont l'œuvre dit la société dans laquelle elle surgit.

*

En 1940, dans son *Journal d'un mobilisé*, Henry Bauchau écrit : « Je ne sais pas grand-chose, mais cela je crois bien le savoir, le début de tout amour – comme sans doute sa fin – c'est l'amour de soi. Il faut s'aimer assez pour oser et vouloir se renoncer, s'offrir, se donner »⁴⁴¹. L'amour de soi qu'Henry Bauchau appelle de

437 Geneviève Duchenne, Vincent Dujardin et Myriam Watthee-Delmotte, *Henry Bauchau dans la tourmente du XX^e siècle* [...], *op. cit.*, p. 8.

438 Pierre Halen, « Mao Zedong comme essai de poétique », dans Pierre Halen, Raymond Michel et Monique Michel (dir.), *Henry Bauchau, une poétique de l'espérance. Actes du colloque international de Metz (6-8 novembre 2002)*, Paris, Peter Lang, 2004, coll. « Recherches en littérature et spiritualité », p. 159.

439 Geneviève Henrot-Sostero, « Le Moi, le groupe et la peau plurielle. Henry Bauchau et *Le Régiment noir* », dans Catherine Mayaux et Myriam Watthee-Delmotte (dir.), *Henry Bauchau, écrire pour habiter le monde*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 2009, coll. « L'Imaginaire du texte », p. 137.

440 Cf. Dominique Maingueneau, *Le discours littéraire : paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Colin, 2004, p. 29.

441 « Journal d'un mobilisé » (V), dans *La Cité chrétienne*, n°316, 20 mars 1940, signé XXX.

ses vœux en 1939 semble nourrir sa conception de ce qu'il nomme la «libération personnelle». Yun Sun Limet, dans l'analyse qu'elle a livrée des écrits politiques d'Henry Bauchau⁴⁴², a relevé combien ce dernier y préférerait souvent le terme de libération à celui de la liberté elle-même, ajoutant :

Ce sur quoi porte cette libération reste, d'une manière générale, flou. Ici, il s'agit de la libération de soi-même. Dans un autre texte de la même période, «Personnalisme», la même idée de libération est au centre de la réflexion où elle signifie davantage libération de l'asservissement au monde.⁴⁴³

Alors que cette entreprise de libération, de manière peu conceptualisée, occupait déjà une place de choix dans les préoccupations du chroniqueur d'avant-guerre, le tournant des années d'après-guerre, qui a lentement mené Henry Bauchau à prendre la plume, est souvent présenté par l'intéressé lui-même comme une période de délivrance personnelle, dans laquelle la psychanalyse joue un rôle de premier ordre. Thématisée et filée ensuite dans la plupart des écrits de l'auteur littéraire enfin accompli, cette libération prend plusieurs formes qui permettent de l'appréhender un peu mieux que ne le faisaient les évocations trop succinctes des écrits d'avant-guerre.

C'est en tant que processus que la libération importe dans l'œuvre de Bauchau. C'est d'ailleurs à ce titre que l'écrivain semble la préférer à l'état de liberté en tant que tel, lequel finalement ne semble jamais pouvoir être atteint. Le diariste constate dans son grand âge que la liberté, qu'il n'a cessé de chercher durant son existence, est pour lui l'objet d'une quête inachevée, voire infinie : «[j]e ne suis pas parvenu à devenir un homme libre, j'ai besoin de me justifier, de devoir me justifier d'exister encore. Pour cela le seul moyen qui me reste c'est d'écrire»⁴⁴⁴. Si c'est non sans amertume qu'il pose ce constat, Henry Bauchau lie par ailleurs explicitement l'écriture à ce travail de libération, comme si celle-ci, en tant que processus jamais achevé, servait de moteur permanent à la création littéraire elle-même, qui semble toujours nécessiter la quête d'un objet impossible pour se perpétuer.

Dans l'œuvre fictionnelle, une entreprise de délivrance personnelle constitue le noyau minimal de la trame de la plupart des romans. Il faut pourtant relever certaines exceptions notables, incarnées par des personnages secondaires qui ne semblent pas engagés dans cette démarche car ils possèdent, de naissance, une liberté qui ne peut leur être contestée. C'est le cas de Polynice, à propos duquel Étéocle déclare à sa sœur : «[c]e n'est pas son existence, Antigone, c'est sa liberté que j'aimais tant, que j'aimerai toujours, qui m'a été insupportable. Comme Jocaste,

442 Yun Sun Limet, «Les écrits politiques des années 1930-1940», dans Myriam Watthee-Delmotte, *Bauchau avant Bauchau. En amont de l'œuvre littéraire*, Louvain-la-Neuve, Académia-Bruylant, 2002, p. 11-18.

443 *Idem*, p. 13.

444 *PI*, p. 231.

il suffisait à Polynice d'exister pour être libre et régner⁴⁴⁵. Shenandoah, dans *Le Régiment noir*, se présente aussi comme un personnage emblématique de cette liberté originnaire, ainsi que le fait remarquer l'écrivain dans son journal :

Shenandoah a été pour moi une figure de la liberté originelle, liberté imaginaire, vraie pourtant, plutôt qu'archaïque. Une liberté dont nous rêvons, que nous avons connue peut-être sans le savoir et que nous ne pouvons atteindre ou approcher que grâce à un effacement progressif du moi.⁴⁴⁶

Alors que ces figures apparaissent comme autant de déclinaisons du personnage primordial que fut le grand frère fantasmé, Olivier dans *La Déchirure* et *L'Écriture à l'écoute*, Jean dans la vie réelle – ce frère qui, grâce à sa liberté de naissance, se défait très jeune de la pression familiale à la différence du second –, la plupart des protagonistes bauchaliens poursuivent une trajectoire parallèle à celle de leur auteur, dans laquelle leur quête inassouvie de délivrance sert de moteur au perpétuel cheminement qui est le leur. Œdipe et Clios exemplifient notamment ce parcours inexorable, d'autant plus qu'ils savent dès le départ que l'impression de liberté ne peut être, en ce qui les concerne, que factice : « [Œdipe à Clios] Oublie et va en paix. – Aller où? – Tu es libre. – Libre de voler, de violer, d'assassiner? Est-ce que tu étais libre quand tu as tué ton père et épousé ta mère? »⁴⁴⁷. Dans le roman, cette liberté dérobée devient ainsi l'objet des désirs tant d'Œdipe que de Clios, même si l'un et l'autre nourrissent à son égard une suspicion première et un sentiment d'ambivalence qui la rend toujours, peu ou prou, inaccessible :

[Œdipe à Clios] Quand on a été, comme nous, très loin dans le crime, on ne peut en sortir que par la liberté, toute la liberté et sa lutte sans fin.

– Et pour Antigone, demande Clios, qui n'a pas commis de crime, est-ce qu'il n'y a pas d'autre chemin?

– Non, il n'y en a pas, la liberté douce n'existe pas.⁴⁴⁸

La « lutte sans fin » qu'évoque Œdipe illustre combien le processus importe toujours plus que le résultat en tant que tel. Puisqu'il n'est pas de « liberté douce », c'est donc à une libération permanente que se voient acculés les personnages de fiction, comme leur auteur.

Quant à la nature de cette libération, elle est plurielle, comme le laissait entendre Yun Sun Limet à propos des écrits d'avant-guerre de Bauchau. Il faut souligner avec Pierre Halen que, si l'œuvre met en jeu à la fois des formes de libérations collectives et personnelles, les premières semblent inexorablement subordonnées aux secondes :

445 *A*, p. 129.

446 *PI*, p. 82.

447 *ŒSR*, p. 37.

448 *Ibid.*, p. 176.

Lorsqu'il évoque ces questions, l'écrivain passe parfois très vite de la problématique d'une «libération» sociétaria à celle d'un «changement intérieur», qui en serait l'étape prioritaire et fondamentale [...]. Comment la libération personnelle, dont l'écriture est à la fois l'indice et l'instrument, conduirait ensuite à la libération collective, cela reste un mystère que l'auteur appréhende par le biais de l'analogie; puisque la première est possible, la seconde viendra comme elle.⁴⁴⁹

Il apparaît donc impossible, dans la perspective de Bauchau, d'envisager des changements collectifs si une conversion ne se fait pas d'abord sur le plan personnel. C'est ce que l'écrivain constate d'ailleurs, alors qu'il assiste aux événements de mai 68 à Paris. Impressionné par l'événement et par le mélange de détermination et de légèreté qui anime les étudiants qui en constituent les principaux protagonistes⁴⁵⁰, il est notamment déchiré entre son engouement pour la révolution soixante-huitarde et le fait que celle-ci semble n'agir qu'en surface, car elle ne se subordonne pas à une remise en question personnelle:

Malgré l'enflure de ses manifestations et le choix incertain de ses objectifs, le mouvement de fond, qui ébranle les générations nouvelles, me semble très important et ne laisse pas d'agir sur mes espoirs et mes pensées. Je vois pourtant que les contestataires les plus sincères ne se doutent pas que changer la vie est une longue et dure entreprise qui exige le changement ou la révolution de leur propre vie. Ceux qui vivent la grande crise des universités en Chine, en Europe ou en Amérique n'en sont pas là, ils sont prêts à attaquer ceux qu'ils tiennent pour leurs ennemis mais pas à remettre en cause leur propre vie.⁴⁵¹

Acquis depuis les années d'après-guerre à la cause de la psychanalyse, Henry Bauchau ne peut donc concevoir qu'un mouvement collectif ne s'enracine pas d'abord dans une remise en question personnelle. Le désir de libération intérieure que sous-tend cette dernière trouve, quant à lui, ses motivations dans des blessures de plusieurs ordres.

La destinée de certains protagonistes les conduit notamment à désirer avant tout se libérer d'un passé traumatique. Encore une fois, les cheminements d'Œdipe et de Cléopâtre apparaissent emblématiques de ce cas de figure, l'un cherchant une issue aux crimes qu'il a commis vis-à-vis de son père et de sa mère, l'autre tentant de sortir de la «folie meurtrière»⁴⁵² où l'a plongé la guerre des clans dont il est l'héritier. La sculpture de la vague dans le chapitre éponyme, au sortir de laquelle Antigone

449 Pierre Halen, «Œdipe sur la route et la question postcoloniale des cultures», dans Hans-Joachim Lope, Anne Neuschäfer, Marc Quaghebeur (dir.), *Les lettres belges au présent: actes du congrès des romanistes allemands: Université d'Osnabrück, du 27 au 30 septembre 1999*, Frankfurt-am-Main, Peter Lang, 2001, p. 202-203.

450 L'écrivain relate notamment, dans *L'Écriture à l'Écoute*, avoir assisté à une discussion qui illustre cet état d'esprit empreint de relâchement de certains manifestants: «[L]a réalité humaine en tout cas est toujours là, car j'entends un matin ce dialogue entre deux étudiants: "Tu viens faire la révolution aujourd'hui? – Non, aujourd'hui je vais à la campagne, mais je la ferai demain."», *EE*, p. 40.

451 *Ibid.*, p. 41.

452 *A*, p. 33.

déclare: « nous sommes un peu, un tout petit peu délivrés »⁴⁵³, n'est qu'une des nombreuses étapes de ce lent processus vers la délivrance que constitue la « route » d'Œdipe et de ses compagnons, de Thèbes à Colone. Ce passé douloureux dont il faut tenter de se défaire n'est pas toujours ancré dans le crime et le sang comme l'est celui d'Œdipe ou de Cléopâtre. L'écrivain lui-même, s'il n'a connu pareille tragédie, n'en doit pas moins se libérer également par rapport au passé :

Une écriture de la résistance. En lisant cela je me dis que jusqu'au rêve de l'Enfant malicieux je n'aurais pu moi-même qualifier ainsi mon œuvre. C'est depuis lors seulement que je perçois combien mon œuvre a été une entreprise de libération du refoulement infantile. Une résistance contre la vie « comme ça » dont on nous imposait, pire que la réalité, la vision.⁴⁵⁴

Se délivrer d'un passé traumatique, ou à tout le moins douloureux, d'autant plus qu'il est souvent resté dans le non-dit, apparaît donc comme une des facettes de la libération intérieure telle que l'entend Henry Bauchau. C'est d'ailleurs le propos du narrateur de *La Déchirure*, lorsqu'il raconte ses séances avec la Sibylle et les souvenirs que celle-ci parvient à faire peu à peu remonter à la surface et à dénouer ; c'est également ce qu'essaie de faire le narrateur du *Boulevard périphérique* par rapport à Stéphane, son ami perdu, dont l'obscur histoire cherche depuis plus de trente ans une parole libératrice pour enfin trouver à se dire ; c'est encore ce que le poète tente de réaliser dans le poème *L'Enfant bleu*, en mettant des mots sur les souffrances qu'a endurées l'enfant de quatre ans opéré du cœur, celui qui n'a précisément pas eu l'occasion de comprendre et d'exprimer ce qu'il vivait, et qui doit désormais vivre avec « [sa] névrose, [sa] psychose, [...] la détresse [...] imparable de la vie »⁴⁵⁵. On le voit, il ne s'agit pas toujours de se délivrer d'un passé personnel, c'est parfois le passé des autres que le sujet bauchalien cherche à délier. La libération intérieure semble donc ne pas se réduire aux limites du sujet, et déjà se mêle une dimension plurielle à celle, pourtant *a priori* individuelle, de la libération intérieure.

Il faut en outre évoquer un autre aspect de cette libération, qui ne porte pas seulement sur le passé mais, de façon plus générale, sur l'*ego*, et implique de la part de chacun – de l'écrivain en premier lieu – une remise en question permanente. Ainsi, rivé sur son intériorité, le diariste dans son journal n'en entreprend-il pas moins de se déprendre de lui-même, suivant le propos du philosophe Alain qu'il cite: « [q]ui n'a pas de complaisance pour ses propres pensées n'en a aussi pour personne. Aussi chacun n'a-t-il à détrôner d'important que soi-même »⁴⁵⁶. « Étonné chaque jour de constater l'énorme part de vanité de [s]on caractère »⁴⁵⁷, l'auteur s'évertue par exemple à « [se] moque[r] souvent de [lui]-même », et fait de

453 *CESR*, p. 161.

454 *PI*, p. 268.

455 *PC*, p. 314.

456 *GM*, p. 277.

457 *Ibid.*, p. 214.

ce recours à l'autodérision le moyen de «dédramatiser une vie qui s'épuise facilement en conflits et en devoirs contradictoires»⁴⁵⁸. Ce travail de sape de l'*ego* doit néanmoins trouver certaines limites: «il faut certes que je me remette en cause continuellement, une voix amie me l'a durement rappelé ces derniers mois, il faut aussi que je donne assez de satisfaction à mon narcissisme pour que je garde le désir de vivre»⁴⁵⁹.

Bauchau perçoit que les aspirations de l'*ego*, loin d'être niées ou dénigrées, doivent nécessairement trouver satisfaction. Il faut, comme il l'écrit, empêcher «d'anéantir le moi dans le rien car l'*ego* malgré ses outrances et ses erreurs nous est nécessaire, c'est notre voie d'accès au monde et aux autres»⁴⁶⁰. Et l'auteur continue: «[i]l est juste que notre désir d'anéantissement dans l'inconnaissable ou en Dieu soit freiné car c'est un désir de mort prématurée, de paix totale, contraire à la voix de l'amour qui est pleine de doute et de turbulence comme la vie»⁴⁶¹. Cet équilibre, toujours recherché, entre remise en question de soi et satisfactions de l'*ego* apparaît donc, lui aussi, capital dans l'entreprise de libération intérieure qui se trouve au cœur de l'œuvre bauchalienne.

Quant à la dimension collective de la libération, elle peut également prendre plusieurs visages. D'une part, il faut souligner, en réaction à ce que l'auteur appelle «la vie comme ça» – expression par laquelle il désigne notamment les obligations et conventions bourgeoises qui furent celles du milieu dans lequel il a grandi –, combien importe, tant dans les journaux que dans les romans, une forme de libération générationnelle et sociétale. Celle-ci s'entend comme un renouveau des comportements sociaux, une diminution du contrôle social, une liberté plus grande d'agir en tant qu'individu, tout ce que la révolution de mai 68 cristallisera et dont Henry Bauchau se sent, avec ceux de sa génération, comme le précurseur:

Quelle peine notre génération a eue à sortir de cette armure de principes, de bons sentiments. [...] Cette traversée si dure a-t-elle éclairé nos enfants? Ce n'est pas sûr mais nous avons participé sans le savoir à un mouvement général de libération dont nous éprouvons les risques et les dangereux soubresauts mais qui a, je crois, une grande importance pour l'avenir.⁴⁶²

Il s'agit donc de ne plus céder à la pression sociétale et de tracer son propre chemin, librement. C'est ce qu'accomplit, dans la fiction cette fois, Antigone, héraut d'un certain féminisme dans le roman éponyme lorsqu'elle fait entendre sa voix de femme contre la loi patriarcale de Créon. La fermeté d'Antigone face à son oncle lui coûtera la vie mais, grâce à elle, un sillon a été tracé, qu'Io et toutes les Antigone futures continueront ensuite de creuser.

458 *Ibid.*, p. 30.

459 *PI*, p. 299.

460 *Ibid.*, p. 28.

461 *Idem.*

462 *PI*, p. 292.

D'autre part, la libération collective se présente dans l'œuvre sous une forme plus politique, en ce qu'elle se veut libération des peuples opprimés. Cette aspiration, peu présente dans les articles d'avant-guerre de l'auteur, provient surtout d'une prise de conscience suscitée d'abord par la guerre d'Algérie, que l'auteur a suivie de près aux côtés de son ami Jean Amrouche, ensuite par la guerre du Vietnam :

La guerre d'Algérie [...] m'a éclairé sur le sentiment de la supériorité de la race blanche dont, sans le savoir, j'étais encore imbu. Il [sic] m'a éclairé aussi sur le fait que la liberté est au point de départ de tout. La libération de la France et de la Belgique ne m'avaient pas fait voir cela assez nettement parce que nous avons été libérés par les autres. Les échecs qui ont suivi les libérations de l'Algérie et du Vietnam, après tant d'efforts et de courage, m'ont fait voir que cette action de choc, de violence ne suffit pas pour faire œuvre durable. Il faut, avec la transformation des structures, un changement intérieur.⁴⁶³

Si tout mouvement collectif, comme le rappelle Henry Bauchau, doit s'accompagner d'une conversion intérieure pour instaurer un changement durable, cette aspiration à la libération des plus faibles sert néanmoins de socle à plusieurs de ses œuvres. *Gengis Khan*, qui raconte la prise de pouvoir des Mongols auparavant dominés, a été par exemple, selon les mots de l'auteur, une pièce où il s'est «abandonn[é] puissamment au fantasme du peuple opprimé qui se redresse et qui doit être le peuple des instincts»⁴⁶⁴. Cette thématique a ensuite été filée à travers *Le Régiment noir*, roman où se joue parallèlement à la libération de Pierre celle des esclaves africains du continent américain, ou dans l'essai que Bauchau a consacré à Mao Zedong, depuis la Longue Marche jusqu'à la Révolution Culturelle, même s'il a vu par la suite que, dans le mouvement chinois, «la libération extérieure [...] [s'est] scléros[ée] en oppression sur les forces de jeunesse du monde»⁴⁶⁵.

Si les œuvres ultérieures du cycle œdipien sont en apparence moins axées sur les grands combats collectifs en faveur des plus faibles au profit de la libération de destinées davantage individuelles, l'auteur de *L'Enfant bleu* a réactualisé cette problématique en donnant un nouveau visage, moins politique, plus universel, aux marginaux et aux laissés-pour-compte, celui du «peuple du désastre»⁴⁶⁶. En font partie tant Orion, l'adolescent psychotique, que Véronique, sa thérapeute, ainsi que tous les «presque», les «pas fini[s]»⁴⁶⁷, les inadaptés au monde dans lequel ils sont contraints d'évoluer. Néanmoins, la question de la libération de ce «peuple du désastre» apparaît davantage ambivalente, car l'inadaptation au monde qui en caractérise les individus se présente autant comme une chance que comme une faiblesse :

463 *JA*, p. 111-112.

464 *DM*, p. 29.

465 *JA*, p. 112.

466 *EB*, p. 200.

467 *Ibid.*, p. 314.

[Orion à Véronique] Toi, Madame, tu es une presque ou une finie?

– Une presque, Orion, je le crains, mais aussi je l'espère.

– On est content qu'on soit des presque, les deux.⁴⁶⁸

Ainsi la question de la libération, individuelle et collective, rejoint-elle à un moment donné la problématique de la guérison telle qu'elle se présente dans l'œuvre d'Henry Bauchau: elle est à la fois une nécessité et un processus qui se doit de rester inachevé, pour être constamment interrogé et pour, depuis une certaine négativité, s'inverser en positivité.

*

En définitive, si l'entreprise de libération du sujet qui se trouve au fondement de l'œuvre d'Henry Bauchau invite le lecteur et le critique à aborder cette dernière sous le prisme de problématiques d'ordre essentiellement individuel, elle n'en entraîne pas moins régulièrement dans son sillage des questions de libération collective tout aussi fondamentales dans l'axiologie des écrits bauchaliens. Bien plutôt que d'entrer en conflit avec les formes diverses de collectivité, le sujet qui se présente au cœur des œuvres d'Henry Bauchau aspire essentiellement à concilier celles-ci avec ses quêtes individuelles.

Isabelle Vanquaethem

FNRS-UCL

⁴⁶⁸ *Idem.*